

Extrait distribué par Editions de l'Aube

ESSAI

Boris Cyrulnik



La petite sirène de Copenhague

Extrait de la publication

 ***l'aube***

LA PETITE SIRÈNE DE COPENHAGUE

La collection *Monde en cours*
est dirigée par Jean Viard

Ce fichier a été généré
par le service fabrication des éditions de l'Aube.
Pour toute remarque ou suggestion,
n'hésitez pas à nous écrire à l'adresse
num@editionsdelalube.com

Titre de l'édition originale :
L'homme, la science et la société

© Éditions de l'Aube, 2012
www.editionsdelalube.com

ISBN 978-2-8159-0672-2

Boris Cyrulnik

La petite sirène de Copenhague

éditions de l'aube

Le bon plaisir¹

Boris Cyrulnik – Émile Noël
21 juin 1997

Émile Noël. – Charmant et charmeur, l'homme a une modestie élégante et une bienveillance à l'égard des gens. Lorsqu'on dissocie les deux, on ressent peut-être quelque chose d'artificiel, d'incohérent. Puis, par sa manière de parler, par son regard, on comprend véritablement ce qu'il fait de sa personne. En vérité, l'homme est d'une complexité exceptionnelle. Son authenticité, son émotion, ses qualités humaines touchent forcément... Boris Cyrulnik est un homme du soleil et de la mer, un proche parent des goélands, avec lesquels il a d'ailleurs beaucoup d'affinités. Il connaît leurs dialectes et leurs accents, du sud et du nord. Mais il a un grand avantage sur eux : faisant partie d'une espèce plus évoluée,

1. Émission de France culture.

il est génétiquement prédisposé à... danser le tango ! Boris est un grand danseur de tango. Je crois même que c'est le plus grand danseur de tango de sa génération. Mais dites-moi, Boris Cyrulnik, ce n'est pas français ?

Boris Cyrulnik. – Non, ce n'est pas français. Cyrulnik veut dire barbier en russe et Boris, le pieux, le téméraire... Le barbier téméraire.

Émile Noël. – Le barbier de Dieu ?

Boris Cyrulnik. – C'est un peu ça, l'ayatollah barbier !

Émile Noël. – Nous allons commencer par le début de votre histoire et découvrir les origines de votre vocation de psychologue et d'éthologue.

Boris Cyrulnik. – Mon père, russe, et ma mère, polonaise de Lodz, m'ont fait le cadeau de me faire naître en France. S'ils n'étaient pas venus dans ce pays dans les années 1930, je serais sans doute à Kiev près de Tchernobyl, ou à Lodz aux confins de la Pologne. Ç'aurait été bien différent de la Côte d'Azur varoise actuelle.

Merci... Mes parents ont disparu pendant la guerre, comme presque toute ma famille. Mon père s'est engagé dans la Légion étrangère en 1939 et ma mère, dans la Résistance. Bien sûr, ces disparitions ont été de grands problèmes. Lorsque j'étais enfant, mes racines, n'existant pas ou peu, étaient forcément imaginaires. Il m'a fallu rechercher des alliances; cela mène à une curiosité de toutes les cultures, de toutes les personnes. C'est sûrement de cette manière qu'on devient un psychologue. J'ai dû commencer ma formation de psychologie vers l'âge de 6 ou 7 ans quand, pour la première fois de ma vie, je me suis demandé «pourquoi». Pourquoi? Dès l'instant où l'on se pose cette question, on commence sa formation de psychologue. Au contraire, quand on a des certitudes – comme ce fanatisme de l'identité sociale qui est en train de revenir – on devient un clone culturel, on répète la voix du maître, on entre dans une tradition pétrifiée, on empêche l'alliance, la nouveauté. Je pense que j'ai tiré un bénéfice de cette souffrance. Il faut dire aussi que j'ai eu la chance de trouver un substitut, une famille d'accueil tout à fait sécurisante. Mais cela a été un substitut et non pas une filiation; ce fut nécessaire, certes, mais pas suffisant. Le fait

d'être contraint à l'alliance a donc probablement expliqué ma tolérance et ma curiosité des autres. Je pense que quelqu'un qui se soumet à la voix des ancêtres peut avoir une sorte de culture exotique de type colonialiste – les nègres sont intéressants, ils jouent du tam-tam, ils courent vite, etc. Mais il n'y a pas ici de rencontre avec une personne, avec une culture. Au contraire, le fait d'être polyculturel et curieux des autres fait qu'on a une identité beaucoup plus large. L'identité paraît peut-être moins solide, mais si l'environnement varie, on reste soi-même, puisqu'on s'est construit, qu'on s'est étayé soi-même... Vous savez, ce désir de découvrir les continents et les mondes mentaux des autres était déjà une passion. N'avoir pas pu devenir psychiatre ou psychologue aurait été mon grand désespoir. Ce qui ne veut pas dire que ça a été facile de le devenir. Il a fallu aller jusqu'au bout. C'est d'ailleurs très étonnant de voir qu'à l'âge où j'arrive maintenant (la soixantaine), les chemins se recourent. La plupart des gens que j'ai connus – Roland Topor, Bernard Kouchner, Jeannette Naouri – promettaient, dès l'âge de 12 ans, de tenir la vie qu'ils ont tenue. Tous avaient en germe les promesses de leur vie...

Émile Noël. – Vous êtes plutôt du côté pluridisciplinaire que transdisciplinaire.

Boris Cyrulnik. – Je suis plutôt du côté des associations de spécialistes. Comme au rugby, il y a des lents et des rapides, des gazelles et des bourriques. La gazelle reste gazelle et la bourrique, bourrique ; pourtant elles jouent ensemble. Cette métaphore me convient tout à fait, et c'est un peu celle qu'on applique en éthologie. Chacun reste ce qu'il est, mais on joue ensemble...

Émile Noël. – Vous n'avez pas été un étudiant très conforme... Mais il a bien fallu que vous fassiez vos études de médecine.

Boris Cyrulnik. – À l'époque, on avait une plus grande liberté. Il suffisait d'apprendre la règle du jeu pour ne pas aller en cours et se présenter simplement aux examens. Aujourd'hui, les études étant mieux organisées et le système plus contraignant, je pense que je ne pourrais plus les faire... Les études de médecine sont faciles, c'est la pratique médicale qui est difficile. Passer un examen, c'est prendre un polycopié : il suffit de lire et de répéter, il n'y a vraiment aucune difficulté.

Émile Noël. – Alors, comment devient-on un bon médecin ?

Boris Cyrulnik. – Une fois diplômé, on apprend son métier...

Émile Noël. – Après combien de cadavres ?

Boris Cyrulnik. – Les connaissances médicales utiles sont vite apprises. Et l'institution sociale (hôpitaux, SAMU, médecins de garde, spécialistes, anciens) est quand même très protectrice ; elle fonctionne assez bien pour éviter cela. Cela dit, l'individu doit justement se faufiler à travers l'organisation institutionnelle.

Émile Noël. – À l'époque de vos études de médecine, la psychiatrie était encore reliée à la neurologie. Vous êtes donc neuropsychiatre.

Boris Cyrulnik. – Oui, tout à fait. J'ai fait de la neurochirurgie, dont je garde un excellent souvenir. On était formé en neurologie et l'on se formait tout seul à la psychiatrie. D'ailleurs, nos maîtres en psychiatrie n'étaient souvent pas psychiatres ; ils n'en avaient pas la spécialité,

mais ils étaient ceux qui avaient appris la psychiatrie et cherchaient à nous l'apprendre. C'était aussi simple que cela. Pour quelqu'un qui voulait devenir psychiatre, la psychanalyse était à ce moment la meilleure formation possible, car elle offrait une pratique et un savoir que ne prodiguait pas l'université. Beaucoup de gens de ma génération s'étaient d'ailleurs orientés vers la psychanalyse, car c'était le seul moyen de chercher à comprendre l'autre, un moyen autre que le cerveau – proposé par l'université. Le cerveau existe, mais on ne peut pas réduire la connaissance d'une personne à son cerveau.

Émile Noël. – C'était dans les années 1960...

Boris Cyrulnik. – C'est ça: de 1964 à 1968.

Émile Noël. – N'est-ce pas avec cette formation de neuropsychiatre que l'ouverture qu'on vous connaît aujourd'hui a commencé à s'amorcer? Que vos préoccupations actuelles peuvent finalement tenir compte à la fois de la psychè et du biologique?